

vait seulement peindre les voitures, mais son goût et son génie le portèrent à essayer son talent sur des objets plus relevés. Sur cette bannière est une pompe qui paraît dans l'éloignement, Hercule et Minerve sont de chaque côté appuyés sur des colonnes en bronze, plus haut le castor rongant des branches d'érables, avec des devises appropriées au sujet, et de chaque côté sont deux hautes colonnes aussi en bronze qui sont d'un effet charmant. Le dessin et le coloris des deux divinités, emblèmes de la force et de la prudence, sont excellents.

L'exécution de cette bannière fait honneur à M. Rodier, nous l'engageons fort à cultiver son talent.

FRANCE.

Les journaux français nous donnent tous les jours de nouveaux détails sur la sympathie qu'a inspirée dans toute la France l'influence des habitants de la Guadeloupe. Dans tous les diocèses les évêques ont recommandé cette bonne œuvre, et les fidèles ont répondu avec empressement à l'invitation de leurs pasteurs. Ent'autres exemples de charité, celui-ci rapporté par un journal de province, nous a paru mériter d'être mentionné :

Une femme qui paraissait pauvre, à en juger par la simplicité de sa mise, se présente à l'archevêché de Reims quelques jours après la lecture du mandement pour venir au secours de la Guadeloupe. On pensa d'abord que c'était une de ces personnes indigentes qui viennent exposer leurs misères et solliciter des secours. Mais s'adressant à un des ecclésiastiques : — « Notre curé, lui dit-elle, nous a appris qu'il vient d'arriver de grands malheurs dans une île bien loin ; voilà ce que j'ai à remettre pour ces pauvres gens, je vous prie de le recevoir. » C'était trois cents francs, (soixante piastres). Comme on lui fit observer que c'était beaucoup ; « Non, dit-elle, on le peut sans trop se gêner. » Mais au moins ne pourrait-on pas savoir d'où vient cette aumône abondante ? — « Non, cela ferait de la peine à la personne ; elle veut être inconnue ; il suffit qu'elle sache que c'est là un argent que les vers et la rouille ne gâteront point, » et elle se retira. Des informations que l'on a prises, n'ont laissé aucun doute que cette aumône venait de cette pauvre femme elle-même, qui gagnant sa vie par son travail, trouvait moyen d'économiser pour faire des bonnes œuvres ; fidèle au précepte de l'évangile, elle n'avait pas voulu que sa main gauche sût ce que faisait sa main droite.

— On cite les anecdotes suivantes qui se sont passées au Palais-Royal, dans la vente au profit des victimes de la Guadeloupe : D'où viennent ces fleurs ? demande un chaland. — Ce sont des fleurs de Constantin (le fameux faiseur). — De Constantine ? dit l'acheteur qui a mal entendu. — Oui, mais vous paierez le port, dit la spirituelle marchande, et les fleurs de Constantin son payées double.

Il est une foule d'actions honorables qui mériteraient d'être racontées. Nous nous contenterons de citer le fait suivant : Un soldat s'approche humblement de la boutique tenue par Mme. la Comtesse de C..., en disant, d'une voix timide : « qu'il n'avait pas encore donné pour les victimes de la Guadeloupe, et qu'il venait apporter son offrande. » Disant cela, il avisa un petit sachet qui était coté trois francs. Il le prend, puis le remet aussitôt sur l'étagère, ajoutant d'un air à la fois triste et confus : « Oh ! madame, cela est encore trop cher pour moi. » — « Mais vous n'avez pas bien lu, dit Mme. de C., émue, cet objet ne coûte que trois sous, et elle arrache l'étiquette. Le soldat se saisit avec empressement du sachet, en s'écriant : « Quel bonheur ! je puis en donner quatre ! » Et il se retire content. Il a payé sa dette à la Guadeloupe.

— Le *Sémaphore* publie les détails suivans :

« Le 3 avril, à quatre heures du soir, par 35 degrés 42 secondes de la latitude nord et 11 degrés 30 secondes de longitude ouest, le brick français le *Furet*, naviguant à la hauteur des îles Canaries, aperçut un navire qui coulait entre deux eaux ; les mâts de ce navire avaient été emportés par la tempête, et ce qu'on pouvait apercevoir de ce bâtiment, presque en totalité submergé, offrait la surface d'un ponton.

« Sur ce navire, dont l'arrière plongeait en entier dans la mer, huit hommes huit squelettes étaient réunis autour d'un tronçon du mât de misaine, s'abritaient sous un morceau de tente fendillé et voyaient à chaque instant les flots rouler sur leurs corps amaigris par de longues souffrances. Cette carcasse flottante faillit couler bas le brick le *Furet*, qui l'évita par une prompte et habile manœuvre.

« A la vue du *Furet*, les huit cadavres levèrent leurs bras vers le ciel et crièrent : « Un canot, sauvez-nous ! » Sur les huit hommes qui composaient l'équipage du *Furet*, six étaient atteints de la fièvre et retenus sur leurs hamacs par une de ces maladies que donne le climat africain ; mais l'humanité seule fut écoutée, et le capitaine du *Furet* mit sur le champ un canot à l'eau et parvint à faire conduire à son bord les malheureux naufragés.

« Depuis quarante-six jours, ils étaient dans la douloureuse position à laquelle on venait de les arracher ; leur navire était le *Thunder*, parti de Portland (Etat-Unis) avec un chargement de planches pour Madère. Une furieuse tempête l'avait assailli, le 16 février, par 35 degrés de latitude nord et 30 degrés de longitude ouest ; la mer avait mis ce navire dans le plus pitoyable état ; la batterie, la chaloupe, le canot, la cuisine emportés par les vagues, les mâts brisés, n'avaient plus laissé à l'équipage qu'un squelette de navire, où la mer pénétrait de manière à leur ôter, à chaque instant, tout espoir de salut.

« Par un bonheur insperé, l'avant de ce bâtiment désemparé leur avait offert un étroit espace où l'eau ne leur arrivait qu'à mi-corps. Ainsi groupés autour d'un reste de mât, les pieds dans l'eau, enveloppés par les vagues dont

l'agitation ne cessa que peu à peu, ils voyaient se creuser autour d'eux la vaste tombe où ils se croyaient sur le point de descendre.

« Ils passèrent deux jours sans prendre aucune nourriture, et à tous les dangers dont ils étaient menacés, venait se joindre l'atroce agonie de la faim. Un matelot se dévoua pour le salut de ses camarades, plongea dans la cale et en rapporta deux barils de viande salée. Ces malheureux purent ajouter à cette nourriture, celle des poissons qu'ils parvenaient à prendre au moyen d'un clou tordu, et qu'ils mangeaient crus. Pour boire, ils ramassaient l'eau de la pluie, que le ciel leur envoyait de tems en tems.

« Lorsqu'ils éprouvaient le besoin de dormir, ils s'étendaient dans l'eau qui recouvrait les planches de l'arrière, après s'être lié les mains au tronçon de mât, de peur d'être balayés, pendant leur triste sommeil, par les vagues. C'est ainsi qu'ils ont vécu pendant quarante-six jours.

« Enfin, ils rencontrèrent le *Furet*, dont l'agitation de la mer semblait vouloir les éloigner, en ballottant le canot dans lequel ils étaient péniblement descendus. Ils furent rendus à bord de leur navire sauveur, à cinq heures du soir ; leur maigreur excessive, la souffrance dont leurs traits étaient empreints, excitèrent vivement la compassion de l'équipage du *Furet* ; le capitaine Collin leur distribua des vêtements, leur fit servir du bouillon et eut soin qu'ils fussent chaudement couchés. On s'aperçut que le scorbut les avait tous atteints ; sur leurs bras et sur leurs jambes, s'étaient des plaies saignantes.

« Ces huit hommes furent conduits à Gibraltar où tous les soins que réclamaient leur état de maladie et leur exténuation, ont pu leur être donnés. »

INDÉS.

Le *Canton Register* du 20 février publie la relation de l'exécution terrible par laquelle s'est terminée la révolte du 3e. régiment de ligne en garnison à Manille :

« Le 5 février, 80 rebelles furent condamnés à mort comme traîtres. Le 9, on en fusilla 41, les autres le 11 courant : chaque jour à 7 heures du matin. La veille de l'exécution, ces condamnés avaient été emprisonnés dans des bâtimens situés près du polygone de l'artillerie. Leur confesseur était auprès d'eux, et les hommes qui étaient chargés de les fusiller étaient préposés à leur surveillance. A 6½ heures du matin, on leur ôta les menottes ; on leur liait les bras, puis on les faisait marcher entre deux files de soldats vers le polygone, où se trouvaient 3000 hommes de troupe formant les trois côtés d'un carré. A leur arrivée, un officier déclarait hautement aux troupes qu'on fusillerait sur-le-champ quiconque oserait demander la grâce des criminels. Le reste du régiment auquel appartenait les condamnés formait le fond du carré. Derrière eux était posé un corps de cavalerie devant lequel on conduisait ces malheureux pour entendre leur sentence, puis on les plaçait sur une ligne, en face du côté ouvert du carré, à genoux, vis à vis une petite hauteur. Les soldats se plaçaient derrière eux. Dès qu'ils avaient enlevé la baïonnette du fusil, le prêtre disait que l'heure fatale était venue ; puis, à un signal donné, les condamnés tombaient simultanément comme un pan de mur. Quelques-uns d'entre eux poussaient encore des gémissemens sur le terrain ; mais on n'entendait aucun bruit, sinon l'ordre de recharger les armes. L'agonie de ces infortunés se prolongeait ; les troupes faisaient un feu roulant ; chaque soldat recevait alors l'ordre de tirer sur le condamné, qui se trouvait devant lui. La même scène eut lieu le 11. Ce jour-là, le sergent qui avait embauché les rebelles a été étranglé sur le polygone ; puis on lui a coupé la main droite. Après l'exécution, les régimens ont défilé, musique en tête, et sont retournés dans leurs quartiers. »

A la date des nouvelles qui précèdent, une corvette française de 30 canons, l'*Héroïne*, qui venait de quitter Bourbon, était arrivée à Manille.

Extraits du *Courrier des Etats-Unis*.

CHINE.—Le cinq est arrivé de Macao en 92 jours, le navire *Natchez*, capitaine Waterman. C'est la plus rapide traversée qui ait jamais été faite entre la Chine et les Etats-Unis. Jusqu'ici la palme était restée au *Sabina* qui, il y a sept ou huit ans, fit le même voyage en 95 jours.

D'ailleurs, la nouvelle la plus intéressante apportée par le *Natchez* est celle de son beau triomphe. Les journaux de Canton, qui vont jusqu'au 21 février, et sont de quelques jours plus récents que ceux venus par l'Angleterre, ne contiennent aucun fait qui mérite d'être rapporté. On était cependant dans l'attente de quelques événemens. A Canton, les étrangers étaient tous les jours sur le *qui vive*, par suite de rumeurs et même de symptômes qui présageaient le renouvellement prochain des troubles qui, au mois de décembre, ont livré cette ville en proie au désordre et à la destruction. L'alarme n'était pas la moins vive au nord du Céleste Empire, s'il faut en croire l'extrait suivant d'une lettre écrite par un officier anglais et datée de Chusan, 9 février.

« Nous sommes sans nouvelles ici, si ce n'est que l'empereur se prépare, dit-on, très sérieusement pour la guerre, qui pourtant, il faut l'espérer, ne recommencera pas. Cette rumeur nous vient des Chinois, et il faut s'en défier. Les apparences sont d'ailleurs peu rassurantes. La plus vive agitation règne parmi nous. »

Le plénipotentiaire anglais, sir H. Pottinger, semble vouloir mettre un terme à la fortanterie et aux airs de supériorité dont le gouvernement chinois est coutumier dans ses actes diplomatiques. Le commissaire Elepoo s'étant servi de termes qui plaçaient son auguste maître infiniement au-dessus des royautes barbares, sir H. Pottinger lui signifia qu'il eut à renoncer à ce ridicule amour-propre, si peu justifié par les circonstances, en déclarant